

## CHAPITRE VII.

## SINGES.

GORILLE (*Gorilla gorilla beringei* MATSCHIE); nom indigène : « Ngagi ».

Ce grand anthropomorphe, qui fut la cause initiale de la création du Parc National Albert en 1925, existe sur tous les volcans du Secteur du Mikeno, c'est-à-dire sur tous ceux qui se trouvent à l'Est de la route de Goma-Rutshuru. Il se rencontre également dans le massif du Tshiaberimu au Nord-Ouest du lac Édouard, où la chaîne du Mitumba dépasse les 3.000 m d'altitude et, en dehors du Parc, dans la grande forêt de montagne du territoire de Lubero, où il est considérablement plus commun que dans les forêts des volcans. Il n'a jamais été observé à l'Ouest de la route de Goma-Rutshuru, dans les régions du Nyiragongo et du Nyamuragira.

Dans les volcans du centre — Mikeno, Karisimbi et Visoke — il est extrêmement rare que le gorille descende en dessous de l'étage des bambous. Il y a bien des bambous à partir de 2.300 m d'altitude, mais ils sont fort mélangés avec la forêt secondaire, tandis qu'au-dessus de 2.600 m on ne trouve pas d'autres essences forestières que le *Hagenia*, plutôt isolé d'ailleurs jusque vers les 2.900 m où le bambou cesse assez brusquement. Même dans la forêt de bambous, ce serait encore une chance de rencontrer le gorille qui ne descend pas dans ces régions régulièrement, mais seulement au retour des pluies après une longue période de sécheresse. Les jeunes pousses de bambous sortent alors de terre et sont suffisamment tendres pour être mangées et attirer l'animal. Ordinairement, on ne relève pas de trace de gorille avant la forêt de *Hagenia* qui commence vers les 2.800 m d'altitude. Dans cet étage, le céleri sauvage est abondant et constitue la principale nourriture de ces grands singes. J'ai vu parfois les traces fraîches d'un gorille isolé à l'altitude de 2.500-2.600 m, au pied du petit volcan adventif de Rweru (flanc Nord-Ouest du Karisimbi) et à Rurinzargwe à l'altitude de 2.300-2.400 m (flanc Nord du Sabinjo), mais le gorille même, je ne l'ai jamais rencontré qu'à des altitudes situées entre 2.900 et 3.500 m, et j'ai nettement l'impression que c'est dans ces régions qu'il vit le mieux, c'est-à-dire dans l'étage des *Hagenia* et légèrement au-dessus, où il trouve en abondance des mûres sauvages (*Rubus goetzeni*).

Dans cette forêt, j'ai souvent aperçu des nids de gorille et j'ai plus d'une fois constaté que, là où la famille était nombreuse, les bêtes adultes avaient dormi à terre, tandis que les jeunes reposaient dans des gîtes confectionnés

rapidement de branchages et établis jusqu'à 4 à 5 m de hauteur, dans des fourches de *Hagenia*. Une seule fois j'en ai vu dans la forêt de bambous qui n'étaient qu'à 2,50-3 m de hauteur. J'ai également remarqué que le gorille profite volontiers d'une grosse branche basse de *Hagenia* pour se faire un abri en dessous. Cet animal n'est pas fort propre : dans presque tous les nids on trouve ses excréments, et c'est ce qui expliquerait son dédain pour un gîte d'un jour car, selon les indigènes, il ne retourne jamais au même nid. Dans la forêt de *Hagenia*, l'orage et le poids des mousses qui croissent sur les arbres font tomber des branches qui lui procurent d'excellents abris.

Pourquoi le gorille fait-il son nid dans les arbres ? C'est une question qu'on se pose quand on voit ces réduits sommaires. L'explication semble en être que, dans les forêts des volcans, il y a beaucoup de léopards et parfois un passage de lions. Ces deux fauves sont toujours un danger pour les jeunes gorilles, et si les parents restent en dessous des arbres abritant les nids, leur présence en cet endroit est, pour leur progéniture, une certaine garantie de sûreté. Mais si c'était là réellement la raison d'être de ces nids, on devrait en voir beaucoup plus. Or, ce n'est qu'occasionnellement qu'on en rencontre dans les arbres. De plus, il y a là de telles quantités de damans, proie facile pour les fauves, que ceux-ci ne risquent pas volontiers leur vie en s'attaquant à un animal si puissant et si dangereux que le gorille. Dans ses livres *A Game Warden among his charges* et *A Game Warden takes stock*, le Colonel PITMAN suppose qu'il faut en chercher l'origine dans le voisinage des cochons sauvages, mais cette hypothèse ne peut s'appliquer aux forêts de *Hagenia* où les suidés sont extrêmement rares pour ne pas dire inexistantes dans les parages hantés par les gorilles. Je parle ici, bien entendu, pour ce qui concerne les régions de volcans. L'établissement de pareils nids à pareils endroits ne trouve pas non plus sa raison dans les dérangements causés par l'homme, car, bien que les pygmées soient autorisés à chasser dans le Parc National, ils savent que le gorille est protégé et qu'ils ne peuvent pas le tuer. Il n'a d'ailleurs jamais présenté d'intérêt pour eux, et ils ne s'aventurent à ces altitudes que pour y rechercher le duiker roux de forêt (*Cephalophus natalensis kivuensis* LÖNNBERG), et pour y récolter le miel dans les troncs creux de *Hagenia*. Mais leurs passages dans ces hautes régions sont rares; il y fait beaucoup trop froid. Je me demande donc si la construction de ces nids n'est pas simplement motivée par une question d'intempérie. Après une forte pluie, le sol, dans ces parages élevés, reste boueux et extrêmement humide même dans les fortes pentes, et un refuge dans les arbres ou dans une touffe de bambous est plus confortable que sur un sol détrempe.

Le gorille a été dépeint comme un animal très agressif. Je partage, à ce sujet, l'avis du Colonel PITMAN qui estime que ce grand singe est d'humeur paisible, à condition qu'on le laisse tranquille. Nous avons eu connaissance, au Parc National Albert, en 1926 (Mission AKELEY), en 1930 (Mission

BINGHAM), et en 1931 (Mission Colonel MAXWELL), de charges de gorille provoquées par le cas de légitime défense. Il faut y ajouter une attaque enregistrée en 1924 (Mission du Prince WILHELM DE SUÈDE), avant la création du Parc National. Dans chacun des quatre cas que nous venons de citer, ces animaux n'avaient chargé que parce qu'on poursuivait leur famille. AKELEY et BINGHAM étudiaient le gorille dans son habitat, le Colonel MAXWELL avait été autorisé à le photographier également dans son propre domaine vital, et le Prince WILHELM collectionnait des spécimens pour le Riksmuseum de Stockholm; c'est parce qu'ils serraient de près une famille rencontrée que le mâle s'est tourné contre eux pour défendre les siens. Jamais, au cours de mes visites dans les régions en cause, ni au cours de celles effectuées par d'autres que moi, pendant les périodes où j'ai exercé mes fonctions de Conservateur, il n'y a eu d'agression perpétrée par des gorilles à l'intérieur du Parc, le seul cas étant celui du Colonel MAXWELL, qui est typique et que je vais donc raconter. Le Colonel était accompagné d'un « White Hunter », de deux gardes indigènes et de quelques porteurs chargés des appareils photographiques. Parmi les gardes se trouvait MAGURU qui avait fait partie de toutes les missions citées plus haut et qui connaissait à fond les habitudes des gorilles.

La petite troupe était parvenue à s'approcher d'une famille comptant plusieurs jeunes et elle avait réussi à en prendre quelques photos quand, sur un cri-signal du mâle, toute la bande s'enfuit. Nos hommes se mirent à suivre leurs traces, les gardes en tête, puis le Colonel et son « White Hunter », enfin les porteurs. La colonne avança ainsi pendant quelque temps, s'arrêtant parfois pour écouter, mais, à mesure que les singes s'éloignaient, le bruit de leur marche dans la forêt avait cessé. Cependant, le mâle s'était embusqué : brusquement il se découvre, renverse un des gardes et veut saisir le Colonel. Heureusement, avant qu'il l'ait atteint, le « White Hunter » tire sans avoir eu le temps de viser. Le gorille blessé fait demi-tour et rebrousse chemin. On l'entend descendre la pente pendant quelques instants, puis le bruit s'affaiblit et s'éteint. On examine les traces, on y trouve du sang, mais à quel endroit l'animal a-t-il été touché ? Est-il prudent de se mettre à ses trousses ? Il se fait d'ailleurs tard et l'on décide de le laisser là jusqu'au lendemain. Au matin, on poursuit les recherches, mais on ne trouve rien, on ne peut plus distinguer les propres traces de l'animal parmi d'autres qui y sont mêlées et l'on en conclut qu'il a rejoint la bande. On ignore s'il est mort par la suite.

En 1938, une journaliste américaine de passage dans le territoire de Lubero a pénétré avec l'Administrateur dans la forêt pour voir de près les gorilles que les indigènes avaient repérés. Ils se sont approchés à une distance raisonnable, mais, la journaliste voulant avancer encore, une femelle flanquée de son jeune chargea le groupe et l'Administrateur dut la tirer. Les noirs capturèrent ensuite le jeune qui malheureusement, malmené par eux, mourut le lendemain.

Dans ce pays, l'indigène mange le gorille, et c'est ainsi que celui-ci a été victime de massacres regrettables jusqu'au début de 1939 : à ce moment une jalousie entre deux tribus amena l'une d'elles à dénoncer une chasse où vingt-trois gorilles avaient été tués. Sitôt connu, ce fait suscita une réaction dans les sphères administratives qui interdirent aux indigènes la chasse de cet animal sous peine de sanctions sévères.

Personnellement, j'ai eu l'occasion de voir les gorilles sur le Mikeno, sur le Karisimbi, sur le Visoke et, une fois, sur la route qui traverse la forêt de bambous près de Lubero. Sur la rive droite du ravin de Kanyamagufa, entre le Mikeno et le Karisimbi, j'ai rencontré un jour, en descendant de Kabara, une famille composée de seize gorilles. Pendant une dizaine de minutes, j'ai pu les observer aux jumelles. Je n'ai pas aperçu le mâle, mais le groupe comptait plusieurs femelles et les jeunes bêtes. Le ravin, à cet endroit, est profond de plus d'une cinquantaine de mètres, et j'avais sur les singes une vue plongeante trop verticale pour pouvoir juger leur taille, bien que le terrain fût couvert seulement de fougères et de céleris sauvages. Avec mes porteurs, j'étais en plein dans leur champ visuel, mais séparé d'eux par le ravin; aussi se sentaient-ils parfaitement hors de portée, et moi, de mon côté, je pouvais les observer à l'aise, mais de trop loin, si bien que les photos n'ont rien donné. Deux jours après, des porteurs les ont aperçus de nouveau un peu plus bas dans le ravin.

Une autre fois, il m'est arrivé de voir trois « silverbacked » mâles derrière notre gîte à Kabara, dans la selle entre Mikeno et Karisimbi. J'étais là depuis une dizaine de minutes et j'attendais les porteurs quand le garde MAGURU qui m'accompagnait me dit brusquement « ngagi ». Derrière notre gîte se trouvaient les trois gorilles, le plus proche à une vingtaine de mètres de moi, les deux autres à une égale distance plus loin. Le premier, alerté par notre approche, montait doucement la forte pente couverte de céleris sauvages et de *Polygonum*. Il resta là, à une quarantaine de mètres de nous, pendant le passage des porteurs qu'il voyait et entendait. Les deux autres ne bougèrent pas et nous les laissâmes là sans les déranger, continuant notre route vers le gîte de Rukumi. A aucun moment ils ne montrèrent la moindre velléité d'agression, la moindre marque d'hostilité. Un seul s'éloigna d'une vingtaine de mètres; ses deux compagnons restèrent sur place. Je noterai ici que, dans le cas présent, ces gorilles n'ont émis aucun son vocal. A la descente du Karisimbi, deux jours plus tard, j'ai été revoir les emplacements où nous les avons aperçus. Il y avait trois nids ou sièges montrant clairement que les grands singes s'étaient reposés, le dos contre les troncs de *Hagenia*. Les trois nids étaient souillés d'excréments.

En 1935, j'accompagnais au Karisimbi le Professeur SMERS de l'Université libre de Bruxelles. Arrivés près du plateau de Rukumi et nous trouvant non loin d'un gros buisson de seneçons et de ronces, nous croyons entendre quelqu'un passer de l'autre côté du massif, à environ 5 ou 6 m de nous. Je demande au garde MAGURU, que j'avais pris avec nous, si ce sont des

« Batwas » (pygmées), mais il me répond « ngagi » et, en effet, nous avons relevé les traces de l'animal. Il était, semblait-il, seul et ne nous avait pas entendus. Mais, de cette rencontre, j'ai surtout retenu sa voix, une sorte de petit grognement qui m'a paru si humain que je l'avais pris pour la voix d'un « Mutwa », dont les sons gutturaux qui, se transmettant dans la forêt, ressemblent quelque peu aux cris d'un animal. En d'autres occasions, j'ai rencontré des gorilles qui se « disputaient » entre eux, ignorant ma présence, mais les cris que j'avais perçus provenaient nettement des jeunes qui jouaient entre eux.

A l'Ouest du lac Kivu, dans la grande forêt, ces grands singes sont assez abondants et, à plusieurs reprises, des jeunes et même un mâle presque adulte se sont fait prendre dans des pièges posés pour les léopards.

En 1939, notre Comité de Direction avait chargé deux journalistes anglais, MM. GANDAR DOWER et RIDDEL, de nous procurer une documentation photographique destinée à illustrer la brochure sur les animaux protégés au Congo Belge. Pour photographier les gorilles, il fallait opérer en dehors du Parc National, de façon à éviter les échecs éprouvés par les missions antérieures. J'avais recommandé à nos hôtes la région de Lubero où il est plus facile de rencontrer ces animaux que dans les forêts des volcans. L'Administrateur du territoire les mit en contact avec les indigènes qui devaient les guider. Le jour même où ils se rendaient sur place, ils virent, à peu de distance de la grand'route Lubero-Rutshuru, une bande nombreuse de gorilles qui se trouvaient dans les arbres à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. MM. GANDAR DOWER et RIDDEL purent noter la façon dont ils en descendaient, la tête vers le bas et avec rapidité. Désirant voir les empreintes laissées par eux, les deux journalistes s'approchaient des arbres d'où, au dire des indigènes, étaient partis les anthropoïdes, quand un cri formidable et furieux les arrêta net et les força à rebrousser chemin pour éviter que les noirs ne fissent usage de leurs lances, M. GANDAR DOWER ayant nettement l'impression que ceux-ci voulaient profiter de la situation pour tuer ce gibier de choix sous prétexte que les blancs étaient dans le cas de légitime défense.

Il est extrêmement rare que les gorilles des régions des volcans descendent dans les régions habitées par les indigènes, mais la chose arrive pourtant. En février 1945, le chasseur noir d'un colon a tué, dans la plantation de pyrèthre de ce dernier, au pied Nord du petit volcan de Rurinzargwe, un gorille mâle qu'il avait pris pour un cochon sauvage. Cette bête pesait 191 kg. La taille d'un gorille peut atteindre 2 m et plus, et son poids plus de 200 kg.

Le jeune gorille s'apprivoise rapidement. Lors du voyage au Congo de S.A.R. la Duchesse de Brabant, Princesse ASTRID, les indigènes de Lubero lui avaient fait cadeau d'un jeune spécimen qui fut mis en pension au Laboratoire vétérinaire de Kisenyi. Ce charmant petit singe était vite devenu très familier malgré une mauvaise blessure qu'il avait reçue lors de sa

capture et qu'il fallait soigner. Malheureusement il n'a pas vécu longtemps. Un jour, profitant d'un manque momentané de surveillance, il avala, encore bouillante, la nourriture préparée pour lui et ne tarda pas à en mourir. On avait donné comme compagnon à cette petite bête un chimpanzé, mais on dut le lui retirer, soit qu'il fût trop insociable, soit que les deux espèces aient des humeurs incompatibles... A ce propos, il est peut-être intéressant de signaler que, malgré le voisinage de leurs habitats respectifs, je n'ai jamais constaté la présence en commun du chimpanzé et du gorille.

**CHIMPANZÉ** [*Pan troglodytes schweinfurthi* (GIGLIOLI)]; nom indigène : Sokomutu (Swahili), Mpundu (Ruanda).

Le chimpanzé est assez répandu dans la région des volcans, dans la plaine de lave et dans les ravins boisés de la chaîne de montagne qui s'étend entre les rivières Rutshuru et Rwindi. Il a également été signalé dans la galerie forestière de l'Ishasha, et il est probable qu'il existe dans les parties boisées de la chaîne des Mitumba, à la limite Ouest des plaines du lac Édouard.

C'est dans les forêts de Kibumba que je l'ai rencontré le plus souvent, notamment au pied du Budjondjogera et sur le Hehu. Autrefois on l'entendait souvent sur la colline de Mushushwe située à l'Ouest de la route Goma-Rutshuru à Kibumba, mais, depuis la création dans ce pays de plusieurs plantations de pyrèthre, il semble s'être éloigné de la route. Parmi les chimpanzés on trouve des spécimens de si forte taille que même les indigènes les prennent parfois pour des gorilles. Seul leur « langage » peut révéler leur identité. J'en ai, un jour au matin, dans un grand *Ficus* à Kuzagelisa, aperçu un couple d'une taille telle que je les avais pris immédiatement pour des gorilles, bien qu'on n'ait jamais vu ceux-ci en cet endroit, mais leurs lamentations et leurs cris rageurs, au moment où j'ai arrêté notre auto en dessous du *Ficus* pour les observer, m'ont rapidement tiré de mon erreur. Ils mangeaient des fruits du *Ficus* qui était entouré de gros buissons, et notre voiture stationnant en dessous les empêchait de descendre, d'où leurs manifestations en sens divers : surprise, inquiétude et mauvaise humeur. Après quelques hésitations, ils ont quitté l'arbre et se sont éloignés, sans cesser un seul instant de pousser de hauts cris. Aucun autre animal ne peut, à mon avis, exprimer vocalement ses sentiments comme le fait le chimpanzé. Un chat marque son contentement par un ronronnement tout à fait distinct de son miaulement, mais le chimpanzé extériorise sa joie ou sa tristesse, son étonnement ou son affection, avec des intonations presque humaines. C'est d'ailleurs une bête intelligente, aimante envers les siens et, en captivité, envers son maître quand celui-ci le traite bien. Il amuse par ses drôleries, qui sont généralement une parodie des gestes de l'homme, et il est touchant dans son attachement à celui qui a su gagner ses faveurs.

Un capitaine de steamer qui faisait l'Ubangi-Coquilhatville avait un assez grand chimpanzé qu'il tenait depuis plusieurs années et qui le suivait partout. Sur le bateau, le singe faisait le plaisir des passagers et, aux escales, on lui apportait les fruits qu'il aimait. Un ami du capitaine résidant à Coquilhatville lui avait demandé de pouvoir garder ce sympathique animal pendant la durée d'un voyage à Libenge et retour. Le capitaine le lui confia et partit pour trois semaines. Chaque fois qu'un steamer accostait, le chimpanzé allait voir s'il ne lui ramenait pas son maître. Il ne voulait plus manger et avait un tel air de tristesse que son hôte temporaire en avait pitié et regrettait de l'avoir pris en pension. La pauvre bête mourut la veille du retour du bateau. Pendant ces trois longues semaines il avait refusé de prendre la moindre nourriture, préoccupé seulement et déçu tour à tour à l'arrivée de chaque bateau.

Dans son habitat naturel le chimpanzé vit essentiellement de plantes et de fruits sauvages, d'insectes, de lézards, de petits rongeurs, d'œufs d'oiseaux, etc. Il mange volontiers des légumes, des pommes de terre, des patates douces, du maïs, du sorgho et des bananes, mais il ne ravage jamais les cultures indigènes comme le cynocéphale; c'est en effet, à l'état sauvage, un animal farouche qui se sauve au moindre bruit et à toute approche de l'homme.

J'ai souvent vu des familles de chimpanzés composées d'une dizaine de membres, toutefois le plus souvent ils vivent par couple ou par petits groupes de trois ou quatre, mais je ne me souviens pas d'en avoir vu un qui fut complètement isolé.

Le léopard s'attaque parfois au chimpanzé, mais il n'est pas toujours vainqueur. Pendant mon séjour à Usumbura comme Commandant de la compagnie de l'Urundi, j'avais à mon service une équipe de scieurs de long dans la forêt de Kibira. Une nuit les hommes sont réveillés dans leur camp, en pleine forêt, par une bataille terrible entre chimpanzés et léopards. Ils se mettent à chercher, le lendemain matin, dans la direction où le combat avait eu lieu et trouvent un léopard étranglé. Le sol montrait de nombreuses traces de la lutte, mais les chimpanzés étaient partis sans laisser de mort sur place.

## COLOBES.

(*Colobus polykomos uellensis* MATSCHIE) : pelage noir et blanc;

(*Colobus badius powelli* MATSCHIE) : pelage noir et rouge.

Le colobe noir et blanc habite notamment les galeries forestières des rivières Kwenda, Ishasha, Rwindi, mais il est rare. M. FRECHKOP en a vu dans la forêt de Kibumba-Kibati, au Sud des volcans du Ruanda. On le rencontre sur la crête Congo-Nil qui borde le lac Kivu à l'Est et dans la grande forêt à l'Est de Shangugu, où j'en ai souvent aperçu qui étaient

toujours en bandes de dix à vingt. On sait relativement peu de chose sur ces singes qui vivent presque continuellement dans les arbres et ne viennent que rarement à terre. Dans le Parc National, il m'est arrivé d'en voir dans la galerie forestière de la basse Kwenda, près de son confluent avec la Rutshuru, et aussi dans le ravin de la Rwindi entre le confluent de la Kibiribi et la piste Kilima-Rutshuru, dans un boisement de *Sterculia*. Près des Eaux-chaudes, dans la Rutshuru, j'ai observé ce beau singe dans les *Phoenix reclinata* ou faux-dattiers qui bordent la rivière et où il était probablement venu pour manger des fruits de ce palmier. Il existe également dans la grande forêt du territoire de Lubero où les indigènes le chassent pour sa peau dont ils font un couvre-chef.

Je n'ai jamais vu le colobe à pelage noir et rouge dans le Parc National.

**GRIVET** ou **SINGE VERT** (*Cercopithecus aethiops centralis* NEUMANN); nom indigène : « Nkima ».

Pendant la promenade traditionnelle dans les plaines du lac Édouard, on rencontre souvent, soit à terre, soit dans les bouquets d'euphorbes, de petites bandes de quelques singes comptant généralement de six à dix individus, mais parfois plus. On les découvre ordinairement assis à même le sol, mais, à la moindre alerte, ils s'égaillent dans les buissons ou dans les arbres. Les mamans ne sont pas toujours bonnes tutrices, car elles abandonnent assez souvent leur jeune quand elles sont surprises par l'approche de l'homme ou d'un animal quelconque.

Ces singes se nourrissent surtout des fruits de *Grewia* (Tiliacée : buisson commun dans la plaine) ou de ceux d'autres arbres tels que *Carissa edulis* (Apocynacée), ainsi que des petites plantes de la plaine. Dans la savane du Parc National de la Kagera ils sont très communs, et on les trouve également dans la savane à mimosées.

**SINGE BLEU** (*Cercopithecus mitis stuhlmanni* MATSCHIE); nom indigène : « Nkima ».

Ce singe est rare dans le Parc National Albert; je ne l'y ai vu qu'une ou deux fois. La première fois, c'était dans la forêt de *Podocarpus* au pied Nord du Nyamuragira, mais je n'ai pu bien distinguer l'animal dans le feuillage épais de l'arbre. Mes porteurs m'ont dit que c'était le singe bleu. Il était seul. La seconde fois, c'était dans la belle forêt de Kibumba, entre le ravin de Kanyamagufa et la colline de Budjondjogera. Ici, il n'y avait pas le moindre doute : il s'agissait d'un beau mâle de singe bleu. Le reste de la famille, soit cinq ou six individus, se trouvait un peu plus loin dans la forêt. C'est un beau singe qui est peut-être moins rare qu'on ne le croit, car il se tient d'habitude dans le haut des arbres où il est très difficile à déterminer

à cause du feuillage toujours dense dans la forêt de montagne. Et si l'on demande aux indigènes à quelle espèce on a affaire quand on entend des singes se remuer ou s'ébattre dans la ramure, ils répondent presque invariablement « Nkima », dénomination employée pour tous les petits singes en général et non pour une espèce en particulier.

**SINGE DORÉ** (*Cercopithecus mitis kandti* MATSCHIE); nom indigène : « Nyenzi » ou « Nyengi ».

Le « Golden monkey » ou singe doré est assez commun dans les forêts de volcans, mais il est difficile à approcher et on ne le voit donc que rarement. J'en ai aperçu un jour une grande bande de plus de vingt au pied du Rweru, dans la forêt secondaire de bambous et de *Neoboutonia*, *Polyscias* et *Macrostachys*. Autrefois les « batwas » en tuaient beaucoup pour vendre la peau chez les commerçants hindous et arabes à Ruhengeri et Kisenyi, mais ils ont dû abandonner cette chasse interdite par la loi et plus difficile d'ailleurs que la chasse aux damans.

J'ai connu un cas d'albinisme de ce singe chez un animal qui avait été capturé jeune et que détenait un Européen, à Kigali, en 1923.

**PAIN A CACHETER** (*Cercopithecus ascanius schmidti* MATSCHIE); nom indigène : « Nkima ».

Ce petit singe est commun dans les plaines du lac Édouard où on le rencontre souvent dans la petite forêt d'*Acacia* de Tshambi, au pied de l'escarpement. Mais partout, dans les dites plaines, on peut le voir aux endroits boisés et notamment le long de la Rutshuru, où il est attiré par les fruits du faux-dattier ou *Phœnix reclinata*. Il vit en bandes qui comptent jusqu'à une soixantaine de têtes. C'est un animal très facile à apprivoiser. Comme presque tous ses congénères, il se nourrit surtout des fruits qu'il trouve dans les forêts et dans les rideaux d'arbres bordant les rivières.

**SINGE ROYAL** (*Cercopithecus lhoësti rutshuricus* LORENT); nom indigène : « Nkima ».

On croise souvent ce singe sur la route, entre Goma et Rutshuru, notamment entre Rugari et Rumangabo, mais on le prend presque toujours pour le singe doré avec qui il a beaucoup de points communs, son pelage étant également rouge doré sur le dos. Il vit en petites bandes d'une douzaine de membres. On peut le trouver aussi dans la galerie forestière de la Kako (Rutshuru supérieure). C'est un joli animal qui se tient à proximité des clairières et des cultures dans la plaine de lave.

CYNOCÉPHALE [*Papio papio doguera* (PACHERAN)]; nom indigène : « Kigusu » ou « Nguge » (Ruanda).

De tous les singes existant dans le Parc National Albert, c'est celui qui est le plus commun. On le rencontre le long de la route entre Goma et Rutshuru et entre ce poste et l'escarpement de Kabasha, mais il est répandu partout, dans la plaine du lac Édouard, en bandes dépassant parfois la centaine. Il préfère pourtant rester à proximité des agglomérations et des cultures indigènes et fait de fréquentes incursions dans ces dernières, y causant des ravages considérables. Il mange à peu près tout ce qui s'y trouve : maïs, sorgho, bananes, haricots, patates douces, pommes de terre, etc. Le cynocéphale est d'une malicieuse perspicacité : il distingue parfaitement l'indigène du soldat ou du chasseur armé d'un fusil. Le premier ne le gêne nullement pour ses vols dans les cultures; quant aux deux autres, il les craint tout en les narguant tant qu'il est hors de leur portée, mais s'esquive à temps pour ne pas essuyer le coup de fusil qu'il connaît bien. J'ai vu des indigènes essayant en vain de faire partir une bande d'entre eux d'un champ de manioc; quand je me suis moi-même approché avec ma carabine, ils ont déguerpi prestement sitôt qu'ils m'ont vu à une distance utile pour tirer et qu'ils semblaient mesurer parfaitement. Dans le Parc National ils se sont vite rendu compte qu'ils étaient complètement à l'abri, et c'est tout juste s'ils prennent la peine de s'écarter de la route quand une auto passe. Il arrive même qu'ils paient cher cette insouciance : tel fut le cas un jour, sur la route entre May-ya-Moto et Mabenga, où une voiture roulant à grande vitesse tua deux cynocéphales qui étaient restés trop lents à traverser le chemin.

Le cynocéphale vit d'habitude en groupes de 50 à 100 individus et même, en ce qui me concerne, j'en ai vu un jour une bande de plus de 150 devant le Camp de la Rwindi. Indigènes et colons le détestent également pour les ravages qu'il cause. Le planteur de café, par exemple, voit parfois son terrain envahi, quand les grains arrivent à maturité, par une horde de ces déprédateurs qui non seulement pillent les fruits, mais cassent les branches à plaisir, ne laissant après leur passage qu'un champ de dévastation. Outre son alimentation végétale, le cynocéphale mange beaucoup d'insectes et même, dans certaines régions, ceux-ci constituent sa principale nourriture. Ainsi, au volcan Nyamuragira, j'ai souvent rencontré, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du cratère, une nombreuse troupe de ces singes. Le chemin suivi par eux est toujours marqué par des quantités de lobélies arrachées ou brisées. La hampe contenant les fleurs est en effet remplie d'insectes que l'animal enlève et mange. Lors d'une visite que je fis dans le cratère en 1942, une de leurs bandes se trouvait à l'intérieur et à l'Est, où le mur de la caldera s'élève à pic à une centaine de mètres au-dessus de la plate-forme supérieure. A mon grand étonnement, tous les singes gravirent lestement cette muraille abrupte pour sortir du

gouffre un peu au Sud du point culminant. Un seul parmi eux faillit dégringoler à cause d'une pierre de lave qui s'était détachée, mais il se raccrocha quelques mètres plus bas et rejoignit ses compagnons. Sur le Nyiragongo, je n'ai pas vu de cynocéphales, mais leurs excréments, nombreux sur le bord du cratère, témoignaient de leur passage.

A Kanyazi (Kamande), il arrive qu'on voie à la fin du jour, sur les cimes plates des *Acacia* situés derrière le gîte, un groupe de ces animaux qui viennent dormir là pour une nuit et sont remplacés les jours suivants, tour à tour par des pélicans, des marabouts ou des cigognes de passage qui viennent y chercher un perchoir nocturne. Ce n'est toutefois qu'occasionnellement que les cynocéphales gîtent, la nuit, dans les arbres; ils préfèrent rester sur le bord d'un ravin profond à pentes raides. Quand ils se déplacent, les jeunes qui ne peuvent pas encore suivre montent sur le dos de leur mère et s'agrippent à son cou. A peine sont-ils arrêtés que l'un des adultes grimpe dans un arbre ou sur un rocher d'où il surveille les environs d'un œil si scrutateur qu'il est pour ainsi dire impossible pour l'homme de s'approcher sans être aperçu. Dès qu'un ennemi est en vue, un aboiement met immédiatement les autres en garde, et si c'est un léopard ou un chien, l'aboiement est répété par tous et de tous côtés. J'ai entendu ainsi un soir, dans un ravin boisé sur le bord de la Ruwuwu, dans l'Urundi, le chahut assourdissant d'une bande de cynocéphales qui avaient été tirés de leur sommeil par la visite d'un léopard. Le lendemain matin je me suis rendu sur les lieux, mais, à part les traces du léopard, je n'ai rien vu qui montrât que le fauve était parvenu à faire, par surprise, une victime.

Ce singe, capturé jeune, se laisse rapidement apprivoiser; c'est une bête intelligente, surtout la femelle, qui est fort dévouée à son maître. Le mâle a un caractère moins accommodant et, avec l'âge, il devient souvent méchant et même vicieux.

## CHAPITRE VIII.

## LÉOPARD, HYÈNE, LYCAON.

LÉOPARD [*Panthera pardus* (LINNÉ)].

Bien que le léopard soit, parmi les fauves, celui dont la distribution en Afrique est la plus étendue, c'est cependant celui qu'on a le moins l'occasion de voir. J'ai vécu longtemps en brousse, j'y ai beaucoup chassé, mais ce n'est qu'après quatorze ans de séjour que j'ai aperçu le premier léopard. Par la suite, j'ai vu un certain nombre de ces fauves qui, depuis l'introduction de l'auto, apparaissent sur les routes, la nuit, à la lueur des phares. Mais, en brousse et en plein jour, on le voit rarement. Il est pourtant assez répandu, et il cause beaucoup plus de dommages que le lion, et cela malgré l'âge de ceux qui s'approchent des agglomérations indigènes et européennes et qui sont généralement de vieilles bêtes devenues inaptes, par suite d'une infirmité, à chasser les animaux de la plaine. Ces léopards, qui sont le cauchemar des villages, ont valu à toute leur race une réputation qui n'est fondée que sur des cas exceptionnels. Le léopard sain, jeune et valide, dans son habitat normal, n'est pas sans utilité; il a été jugé tel en tout cas dans le British East-Africa, où il a été rayé du tableau des animaux nuisibles parmi lesquels il figurait antérieurement. Il ne tue pas uniquement des antilopes ou de jeunes buffles, mais il supprime aussi beaucoup de bêtes mal-faisantes telles que les cochons sauvages, les cynocéphales et les petits rongeurs qui sont une plaie pour les indigènes. Il immole indifféremment dans la brousse tout ce qui peut lui servir de nourriture carnée, particulièrement le jeune hippopotame qui, quand il s'écarte de sa mère ou du troupeau, devient pour lui une proie facile. Dans la plaine de lave, c'est le daman qui est son aliment principal à défaut duquel il s'attaque également au porc-épic et, au dire de nos gardes, au serpent. Il n'est donc pas toujours et partout à condamner, et l'on constate que, dans certaines régions du Kenya où il avait été beaucoup chassé, les cochons sauvages se sont multipliés dans des proportions désastreuses, ce qui a amené sa radiation de la liste des animaux nuisibles.

Dans les plaines du lac Édouard, le léopard se rencontre partout où il trouve quelque buisson pour s'abriter pendant le jour, mais, comme c'est un animal essentiellement nocturne, on l'aperçoit rarement. Dans le pays des volcans, il est très commun en raison du grand nombre de damans qui

peuplent ces régions, mais il tue également quantité de bushbuck et, comme dit plus haut, de porcs-épics. A Kibumba, j'ai eu deux fois l'occasion de voir des combats entre léopard et porc-épic d'où, chaque fois, le premier est sorti vainqueur.

Le léopard, vivant d'habitude isolé, ne peut pas toujours dévorer en un seul repas sa victime pour peu que celle-ci soit de dimension. Il hisse alors le restant sur un arbre et le fixe dans une fourche, à l'abri des hyènes. J'ai ainsi, dans la plaine de la Ruzizi, près de la rivière Nyakagunda, trouvé la moitié d'une antilope harnachée (bushbuck) dans un arbre, à environ 2,50 ou 3 m au-dessus du sol. Une autre fois, près de la rivière Muwe dans la plaine du lac Édouard, j'ai vu en plein jour un léopard descendre d'un grand *Acacia* et sauter à terre. Dans une fourche, à environ 4 m au-dessus du sol, se trouvait le restant d'un jeune buffle, un bloc de chair qui devait bien avoir pesé près d'une soixantaine de kilogrammes. Le léopard ne quittait pas l'arbre, prêt à protéger sa proie contre les vautours et les marabouts. Je fis part de mon observation à des visiteurs qui, quelques heures après, étaient venus à Kanyazi où je campais : à leur retour vers la Rwindi, ils virent également le léopard toujours en place dans le même arbre et, le lendemain matin, un de nos gardes-guides put le montrer à d'autres visiteurs encore. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la force que le fauve a dû déployer pour transporter le jeune buffle verticalement à environ 4 m au-dessus du sol et l'y installer solidement dans la fourche.

De tous les félins, c'est le léopard qui est le plus gracieux : sa marche et tous ses mouvements sont mesurés et pleins de souplesse, l'aisance avec laquelle il grimpe à l'arbre ou en descend est surprenante, tout en lui est force et muscle. Son attaque est sauvage, foudroyante, et malheur à celui qui en est l'objet.

Dans l'Urundi, les chefs indigènes chassent le léopard avec des meutes de chiens, et une fois que ceux-ci ont découvert sa piste, il est le plus souvent condamné, mais il lutte bravement contre ses agresseurs et fait payer chèrement sa vie en tuant ou en blessant grièvement quelques-uns d'entre eux.

Dans la plaine du lac Édouard, j'ai vu un matin descendre un vol de vautours et, croyant trouver là quelque restant de repas de lion, je me dirigeai vers l'endroit où ils s'étaient posés. J'y trouvai un léopard tué par les lions et, sur le sol, des traces où se lisait facilement le drame de la nuit. Le léopard avait d'abord égorgé un reedbuck qu'il avait commencé à manger après l'avoir traîné près d'un buisson. L'odeur du sang ou des entrailles était probablement parvenue à une bande de lions qui chassaient dans le voisinage et étaient venus lui disputer sa proie. Un combat s'était engagé et le léopard, devant faire face de tous côtés à la fois, était mort d'un terrible coup de patte à la tête. Il n'y avait pas un arbre à proximité où il eût pu se sauver en emportant sa victime.

Que le léopard, à l'occasion, s'attaque à de jeunes hippopotames, j'en ai eu un jour la preuve sur la rive droite de la Rutshuru que je longeais pour arriver au passage à gué de Nyamushengero. Sur un banc de sable, dans un tournant de la rivière, plusieurs jeunes hippopotames étaient montés pour dormir au soleil. Voulant en prendre une photo, je cherchais un endroit propice quand, brusquement, j'aperçus un léopard qui les épiait. Je pus observer l'animal au guet pendant quelques instants, mais ayant jeté un regard circulaire autour de lui, il me vit et, en un éclair, disparut.

Quand le léopard devient vieux et que la chasse ne lui réussit plus, il s'approche des villages indigènes où il commence par enlever tantôt un chien, tantôt une chèvre, proies faciles s'il trouve le chien endormi près d'un feu abandonné le soir à l'extérieur et la chèvre attachée non loin d'une maison. Mis en appétit, il revient au même endroit, mais plus de chien dehors, pas plus que de chèvre. Il rôde alors autour des huttes et en trouve une contenant une chèvre à l'intérieur, mais, comme il ne peut y pénétrer, il se replie pour une nuit. Le lendemain, comme d'habitude, toutes les chèvres du village sont réunies sous la surveillance d'un petit gamin qui les mène dans la plaine pour pâturer. Brusquement, le léopard apparaît et, avant que le gamin ait pu crier au secours, il saisit une des bêtes du troupeau et va la dévorer quelque part dans la brousse. Et ainsi disparaissent petit à petit les chèvres et les chiens du village.

En novembre 1931, un léopard, qui avait déjà exercé des ravages de ce genre dans le village de Tshambi, parvient à s'introduire dans la hutte habitée par la vieille mère d'un de nos gardes. Celle-ci entend le félin qui bondit sur une chèvre dormant à côté d'elle, elle veut se lever, mais le fauve fond sur elle et la blesse terriblement. Quelques jours après, la pauvre femme mourait des suites de l'empoisonnement provoqué par les blessures. Les indigènes construisirent alors un piège et y placèrent un jeune chien comme appât. Dès la nuit suivante, le léopard se faisait prendre et était abattu.

Quelques mois après, le même drame se passa à Vitshumbi, au village de pêcheurs de Bwera, avec la différence que le léopard s'introduisit dans une hutte occupée par un homme qui parvint à le percer d'un coup de lance, non sans être lui-même grièvement blessé au point qu'il mourut quelques jours après.

En décembre 1942, au village des cantonniers à la Lula, sur la piste vers la baie de Kanyazi, un léopard rôdant au camp, le soir vers 7 heures, bondit sur la femme de notre travailleur GUO-NA-MEZA. Elle était occupée à préparer le repas dans une petite hutte annexée à la maison où se trouvait son mari. Celui-ci, entendant le grognement du fauve, sort rapidement et le voit traînant sa femme vers la brousse. Il crie au secours, mais en vain. Il attaque alors résolument, à lui seul, le félin, le saisit par la queue et le crible de coups de pied. Le léopard abandonne sa prise et s'enfuit. La femme était terriblement blessée à la figure, au cou, sur le dos et au bas des

reins. Ces blessures se cicatrisèrent rapidement, sauf celle du cou qui, apparemment guérie, s'enflammait chaque fois de nouveau, provoquant encore des abcès purulents plus de deux ans après.

Ces plaies ouvertes par les griffes du léopard sont en effet difficiles à fermer malgré les meilleurs soins médicaux. Je me souviens du cas de deux soldats qui furent blessés le 1<sup>er</sup> août 1921, à Uvira, par un léopard blessé lui-même à mort. Ces hommes furent soignés à l'hôpital d'Usumbura et l'un d'eux en sortit guéri vers la fin de novembre, mais l'autre, qui était plus grièvement atteint, dut rester en traitement jusqu'à la fin de 1922 où il fut réformé, sa plaie au cou dans le bas de l'oreille ne se refermant que momentanément pour se rouvrir après une semaine ou deux et provoquer un nouvel écoulement de pus.

J'ai relaté déjà le cas du léopard qui avait été tué par des lions parce qu'il ne voulait pas leur céder sa proie. Nos gardes ont observé un jour dans la plaine, à l'Ouest de la Basse-Rwindi, un léopard femelle et deux hyènes sur les restes d'un cob femelle abattu deux nuits plus tôt par ce félin. Celui-ci, contrairement aux habitudes des lions, avait dû rester près de sa proie toute la journée précédente. Malgré sa présence, les hyènes réussissaient parfois à agripper un morceau de l'antilope.

A l'encontre aussi des instincts des lions, le léopard, quand l'occasion se présente, tue pour le plaisir de tuer. Je rentrai un jour des plaines du lac Édouard au poste de Rutshuru en compagnie du Commandant HUBERT; nous passions, aux heures de midi, au petit village de Mbumbi, à quelque 15 km au Nord du poste. En chemin nous croisions des travailleurs de la route qui transportaient cinq chèvres tuées par le léopard. Elles faisaient partie d'un petit troupeau qui était resté près de là sous la surveillance d'un gamin, quand brusquement elles furent attaquées par un de ces carnassiers. Le gamin avait appelé au secours, mais, avant l'arrivée d'une aide, cinq de ses bêtes avaient été immolées.

A Rumangabo, les travailleurs de la route ont coutume, quand ils se rendent à leur besogne le matin, de prendre avec eux leurs chèvres qu'ils lient à un arbuste ou à un buisson sur le bord du chemin près de l'endroit où ils sont occupés. Un jour, aux heures de midi, travaillant à proximité du village, ils sont rentrés chez eux pour manger, laissant les chèvres où ils les avaient attachées le matin. A leur retour une heure après, ils ont trouvé toutes les bêtes, au nombre de 21, tuées par un léopard qui en avait emporté une seule.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'étudier le léopard élevé en captivité et, chaque fois, j'ai pu constater la haine instinctive qu'il éprouve à l'égard des noirs. Un officier de la police de Kampala possédait un couple de jeunes léopards qui se laissaient caresser avec plaisir par tous les Européens, mais qui ne supportaient l'approche d'aucun noir. J'avais déjà remarqué cette aversion antérieurement chez un spécimen capturé tout jeune à l'Équateur

(Irebu). La bête était presque adulte et aimait jouer avec les blancs et être cajolée par eux, mais, dès qu'elle se trouvait en présence d'un noir, elle devenait méchante et elle blessa ainsi plusieurs indigènes.

Chez ces léopards apprivoisés, j'ai également pu noter le plaisir qu'ils éprouvent à déchirer et à déchiqueter les lainages, les feutres, les étoffes en général. Vis-à-vis de leur maître, ils peuvent être très gentils et même affectueux tant qu'ils sont petits, mais, une fois adultes, leur caractère sauvage et faux en fait des hôtes toujours dangereux dans une maison.

Au Ruanda, les indigènes m'ont plusieurs fois parlé d'un animal à qui ils donnent le nom de « Nkaraba » et qui est tantôt noir et tantôt brun-rouge. Jamais je ne suis parvenu à en obtenir une description précise, mais c'est une bête nocturne qui tue beaucoup de bétail et même des êtres humains. Comme il n'existait pas de lions dans ces régions, j'ai conclu de ces données, et malgré le pelage, qu'il s'agissait d'un léopard mangeur d'hommes.

#### HYÈNE [*Crocuta crocuta* (ERXLEBEN)].

Au Parc National Albert, seule l'hyène tachetée existe et est très commune dans les plaines du lac Édouard, notamment le long des rives Sud de ce dernier. Elle aussi est un animal nocturne, mais elle s'attarde volontiers auprès d'un cadavre après le lever du soleil, tandis que le léopard rentre généralement dans son refuge avant qu'il fasse clair. Pendant le jour, l'hyène se cache dans les touffes de roseaux ou de *Pennisetum* qui bordent les rives du lac. Près de l'embouchure de la Rutshuru, sur la rive gauche, s'étend une assez grande plaine à toutes petites herbes, laquelle est bordée à sa périphérie et couverte également en son milieu de grandes touffes de roseaux. On voit partout, dans ces touffes, des trous qui sont des ouvertures frayées par les hyènes et les phacochères. Dans la dite plaine, on peut presque toujours rencontrer quelques hyènes en plein jour. L'endroit est également hanté la nuit par les hippopotames et le jour par les buffles qui viennent boire et se vautrer dans une grande mare fréquentée par des quantités d'oies d'Égypte. Le soir, l'hyène sort en quête de nourriture. Elle s'arrête souvent pour flairer, car elle a l'odorat extrêmement subtil, et le vent lui indique de loin la direction à suivre pour trouver un animal mort ou blessé ou une jeune antilope qui vient de naître. Elle mange à peu près de tout et de préférence, dit-on, la charogne, ce dont je ne suis pas sûr. C'est une bête lourde, lente à se déplacer et qui ne pourrait prendre une antilope à la course. Elle est endurente : je l'ai vue poursuivre un matin une femelle de waterbuck accompagnée de son jeune et ne les lâcher qu'au moment où mère et petit sont entrés sans hésiter dans le lac Édouard. Elle exerce surtout ses ravages chez les cob en tuant les jeunes qui viennent de naître. Le nouveau-né ne peut courir longtemps, l'hyène le fatigue à la longue et il finit par être pris. D'ailleurs, à sa naissance, ce jeune cob ne

sait presque pas marcher; il ne peut suivre sa mère qui doit l'abandonner dans un buisson pendant qu'elle cherche sa nourriture. Si l'hyène parvient à flairer le jeune, il est pris au gîte et condamné d'avance.

En cas de besoin, l'hyène mange aussi du poisson et, près des petites lagunes qui se sont formées pendant la période des hautes eaux dans le lac Édouard, elle laisse toujours des traces de son passage; elle y vient pêcher quand les eaux se retirent et découvrent des quantités de silures dans les mares qui s'assèchent.

J'ai trouvé maintes fois, dans le Parc National, les restes d'un python qui, au dire des gardes, avait été tué par l'hyène et partiellement dévoré. Dans un cas, les empreintes du nécrophage étaient encore visibles sur le sol.

L'hyène se nourrit également d'insectes et, comme beaucoup d'autres carnivores, elle est très friande de sauterelles. Son estomac lui permet de manger de tout, elle digère les os aussi bien que la chair et la peau et, à la seule exception des poils, tout peut être broyé dans ses puissantes mâchoires et trituré dans son robuste estomac. Ses excréments sont tout blancs comme de la chaux et, de même que l'hippopotame, elle a son endroit fixe où elle vient les déposer. Une nuit, au camp de Kanyazi (Kamande), j'ai été réveillé par une hyène qui « riait ». C'était un rire d'un genre spécial, plutôt sardonique, méchant, lugubre. En réalité c'était tout autre chose qu'une manifestation de contentement : la bête était sursaturée, elle avait mal au cœur, avait vomi plusieurs fois et la matière rejetée contenait de grandes quantités de poils de waterbuck, d'arêtes et de queues de poisson. Elle riait de malaise.

Comme le léopard qui ne sait plus chasser, l'hyène vieillie devient parfois mangeuse d'hommes. Le fait n'est pas rare au Ruanda, dans les régions de l'Est du pays où des époques de famine sont fréquentes et où l'homme meurt d'inanition en parcourant les champs desséchés pour trouver quelques feuilles ou racines à manger. L'hyène, trouvant ce cadavre, le dévore, puis, mise en appétit, prend l'habitude de manger de la chair humaine. Il arrive qu'elle s'introduise alors, la nuit, dans la hutte où dorment les indigènes et tue facilement un enfant. Selon les natifs, l'animal s'approche de la natte ou de la couverture du dormeur, écoute à quel endroit sort la respiration, et ouvre là ses formidables crocs, mordant ainsi chaque fois en pleine figure. Et c'est un fait qu'on rencontre souvent, dans cette partie du Ruanda, des noirs terriblement défigurés dont la face a été mutilée par cette horrible bête ou par le léopard.

Dans le Parc National, je ne connais qu'un seul cas où l'hyène ait tué un être humain. C'était à Bushendo, à mi-chemin entre le pont de la Rutshuru à Mabenga et les Eaux-chaudes. La femme d'un cantonnier était sortie de sa hutte pour quelques instants, le soir vers 8 heures. Tout à coup le mari, qui était resté dans la case, entend un bruit violent au dehors, il sort précipitamment, voit une très grande hyène qui s'enfuit. Sa femme gisait sur le sol, portant au cou et à la figure des blessures affreuses qui causèrent sa mort deux jours après.

Dans l'Est du Ruanda, on appelle « Rutarangwe » l'hyène mangeuse d'hommes.

En ce qui concerne la nourriture, il est intéressant de noter que l'hyène est très friande de cuir, et ce goût particulier peut produire des cas bizarres comme celui que je vais raconter.

Je me trouvais, en 1929, à Shangugu près de Costermansville. Une après-midi, un vétérinaire d'Usumbura arrive en auto; il était le premier qui fût venu par la plaine de la Ruzizi sur la rive gauche. Le jour était trop avancé pour qu'il continuât jusqu'à la ferme de Dendese, son lieu de destination, et il s'installe donc chez un ami. Le lendemain matin, quand il veut poursuivre sa route, il ne trouve plus sa carabine qui était emballée dans une gaine de cuir. On cherche partout, mais on ne découvre pas l'arme, si bien que finalement on conclut à un vol. Le vol d'une arme perfectionnée est une chose grave, et l'Administrateur se demandait jour et nuit lequel de ses subordonnés avait pu commettre pareil délit. On ouvre des enquêtes, on fait des perquisitions, on interroge les grands chefs et les sous-chefs, on multiplie les recherches, mais on ne retrouve pas l'objet disparu. Quelques semaines se passent et, un jour, en nettoyant un champ de sisal au poste, on tombe sur la carabine du vétérinaire. La gaine était en grande partie mangée, l'arme même n'avait souffert que de l'humidité, seule une hyène pouvait être l'auteur du vol.

Et voici d'autres histoires du même genre. Un missionnaire adventiste, qui avait un atelier de cordonnier dans sa Mission située dans la plaine de la Ruzizi, reçut plusieurs fois la visite d'hyènes, et chaque fois l'une d'elles emporta de chez lui des souliers et des objets en cuir. Un chargé de mission au Parc National Albert constata un matin que son fer à repasser avait disparu. On releva des traces d'hyène à proximité et, en les suivant, on parvint à retrouver l'objet, mais une garniture en cuir entourant la poignée avait été dévorée par le rôdeur. Les choses les plus inattendues sont ainsi, à l'occasion, dérobées par cet animal quand il parvient à s'introduire dans une cuisine, et notre Conservateur du Parc National de la Kagera m'a raconté qu'une hyène était partie avec une table, au Poste de Rukira à l'Est du Ruanda.

Ordinairement, on rencontre l'hyène isolée ou par couple, mais il m'est arrivé plusieurs fois de voir, à Vitshumbi, une bande comptant environ une trentaine d'individus. J'avais d'abord entendu, dans le bas-fond de la baie, des « ricanements ». En examinant le terrain aux jumelles, j'aperçois d'assez loin toute cette bande que je prends d'abord pour une meute de lycaons, car les hyènes jouaient comme des chiens et c'était la première fois que je les voyais réunies en si grand nombre et en plein jour. En m'approchant, je me rends compte de leur identité, et le garde qui m'accompagnait me dit que ces animaux, par moments, se rassemblent ainsi, probablement aux époques de rut.

J'ai relaté ailleurs les observations que j'ai pu faire sur les relations entre le lion ou le léopard et l'hyène. Il semble que celle-ci ait conscience de sa

supériorité sur ces fauves, lorsqu'elle est en nombre, et de son infériorité, lorsqu'elle est isolée. Seule, elle ne disputera jamais sa proie à un lion ou à un léopard, mais les cas sont nombreux où, réunie en bande, elle a forcé ces deux carnivores à lui céder leur victime. Avec le lycaon, elle vit apparemment en bonne entente, et nos gardes ont ainsi observé un matin trois de ces chiens sauvages qui se repaissaient d'une antilope, ayant comme commensales quatre hyènes.

Quand l'hyène doit mettre bas, elle s'écarte souvent de ses congénères, ce qui nous fait croire que ces animaux, à l'occasion, se dévorent entre eux. Elle cherche alors refuge dans un trou, un ravin ou une galerie souterraine d'oryctérope, où ses jeunes seront à l'abri d'une attaque. Il y a généralement trois ou quatre jeunes par nichée.

#### LYCAON (*Lycaon pictus lupinus* THOMAS).

De tous les carnassiers, c'est le lycaon qui détruit le plus le gibier herbivore, néanmoins il ne soulève pas chez nous la même répugnance que l'hyène; en effet, à une certaine distance, c'est une belle créature rappelant le chien berger. Il vit normalement en bande, mais quand la femelle doit mettre bas, elle s'écarte des autres et dépose ses jeunes dans un endroit sûr. Dans les plaines du lac Édouard, nous avons parfois trouvé de ces nichées dans les galeries souterraines d'oryctérope, mais, en cas de besoin, le lycaon se creuse lui-même un terrier pour y élever sa progéniture.

C'est en octobre 1932 que j'ai vu pour la première fois des lycaons dans les plaines du lac Édouard, où j'ai pu observer une bande de quatorze têtes, du haut du signal géodésique proche des Eaux-chaudes. Ils se trouvaient sur la rive droite de la rivière Rutshuru et jouaient comme des chiens, se poursuivant, se battant, se roulant par terre. Ils passèrent près de deux waterbuck femelles, mais sans les prendre en chasse et, après avoir bu à la rivière, ils disparurent dans la brousse. Je les avais dévisagés à mon aise pendant une vingtaine de minutes. Le même mois, le Lieutenant MARLIER, de la mission cartographique du Kivu, a tué un lycaon à Alimbongo, à une cinquantaine de kilomètres au Sud de Lubero sur la route Lubero-Rutshuru, dans une région boisée à environ 2.300 m d'altitude. La bête faisait partie d'une bande de quatre ou cinq individus et se trouvait sur le bord de la route. Malgré de longs séjours dans les plaines, je n'ai plus rencontré de ces chiens sauvages jusqu'en janvier 1935, où j'en ai pu tuer un exemplaire dans une bande de quatorze ou quinze. Celle-ci se tenait près de l'embouchure de l'Ishasha, et j'ai eu le loisir de l'observer en compagnie de M. G. F. DE WITTE, chargé d'une mission pour notre Institut. J'ai dû tirer mon lycaon à plus de 150 m de distance, et la balle l'a touché à la colonne vertébrale, dans la région des reins, sectionnant tout son arrière-train. Il s'est alors tourné et, incapable d'avancer encore, il s'est mis à mordre furieusement dans sa propre plaie, cause de son impuissance.

Quelques mois après, dans la même région, sur le plateau situé entre la rivière Ishasha et les rives du lac Édouard, j'ai vu, en quelques jours de temps, plus de septante lycaons, dont une bande de dix-huit, une autre de quatorze, une troisième de onze et une quatrième d'une vingtaine. Du dernier groupe, deux se sont détachés pour poursuivre un lièvre, deux autres pour en poursuivre un second. A partir de cette époque, on a aperçu assez fréquemment des lycaons dans les plaines du lac Édouard, mais, actuellement, ils sont de nouveau devenus rares. Heureusement d'ailleurs, car c'est un animal extrêmement destructeur, qui chasse pour le plaisir de chasser. Une fois qu'il serre de près une antilope, celle-ci est condamnée. Elle peut entrer dans un troupeau qui se sauve devant la bande, mais elle est harcelée jusqu'à la limite de ses forces et jamais les lycaons n'abandonnent ses traces. Certains chasseurs prétendent que cet animal ne tue jamais que des mâles d'antilopes, mais cela n'est pas exact, je l'ai vu maintes fois croquer des antilopes femelles. Ce qui induit en erreur à ce sujet, c'est le fait que, du mâle, on retrouve toujours les cornes, tandis que des femelles de cob, d'impala, de reedbuck et de waterbuck, qui n'ont pas de cornes, il ne reste rien que quelques ossements épars. J'ai vu un jour, dans la plaine d'Uruwita au Parc National de la Kagera, trois impala tués par des lycaons, il y avait deux femelles et un mâle. Près du camp de la Rwindi, une petite bande de trois lycaons tuaient presque chaque jour quelques antilopes. Une après-midi, revenant de la baie de Kanyazi (Kamande), j'ai vu ce groupe occupé à dévorer une femelle de reedbuck, en contre-bas du camp de la Rwindi, et quelques jours après, un cob femelle fut tué par eux.

Une de mes connaissances, entièrement digne de foi, qui chassait dans le Kenya, rencontre un jour une bande de dix lycaons arrêtée à une distance relativement courte. Il parvient à en tuer cinq; c'étaient tous des mâles. Quelque temps après, étant occupé à placer un appât dans un arbre pour attirer un léopard, il entend près de lui le cri d'agonie d'un animal. Comme il avait sa carabine avec lui, il court vers l'endroit d'où venait le cri et voit un lycaon qui avait saisi à la gorge une femelle d'impala, tandis que deux autres déchiraient le ventre de la bête encore vivante. Quand il arrive sur place, celle-ci remuait encore, alors que ses agresseurs étaient occupés à manger ses entrailles et le fœtus presque à terme. Toute la scène donnait une telle impression de cruauté que mon chasseur tira, incontinent, un de ces bourreaux, le plus proche des trois, et immédiatement après un des deux autres qui s'enfuyaient. Le dernier s'arrêta un instant, comme pour se rendre compte de la situation, et cette pause lui coûta aussi la vie. Ces trois lycaons étaient des femelles. Il semble qu'il faille en inférer que, chez ces bêtes également, à certaines époques, les mâles font bande à part. Je dois ajouter que, lorsque ses hommes avaient entendu, au camp, les coups de fusil, ils étaient accourus auprès de mon ami pour lui dire qu'une bande de lycaons chassait un troupeau d'impala non loin de là. Il est probable que les trois tués faisaient partie de ce groupe.

Si toutefois il y a plus de victimes parmi les mâles que parmi les femelles, la différence provient aussi du fait que, comme chez tous les animaux grégaires, le mâle s'interpose, pour la défense du troupeau, entre l'ennemi et ses femelles, et il s'ensuit qu'il est plus souvent pris en chasse que ces dernières.

Campant sur la rive gauche de l'Ishasha, j'ai été un matin réveillé par une meute de lycaons poursuivant un jeune reedbuck. En suivant la direction qu'ils avaient prise, nous avons trouvé à quelque 500 m de là un peu de sang et quelques os, c'était tout ce qui restait de l'antilope à l'endroit même où elle avait été tuée. Quant aux lycaons, il n'y en avait plus trace, ils avaient déchiqueté leur victime en quelques instants et étaient partis en emportant les derniers lambeaux de chair et d'os.

C'est un peu plus tard dans la journée que j'ai rencontré la bande des dix-huit dont j'ai parlé plus haut; ils se trouvaient à proximité de quatre topi qui les regardaient sans crainte. Car ces chiens sauvages ne sont pas toujours d'une humeur cruelle et même, repus, ils aiment à folâtrer. C'est ce que j'ai constaté au Parc National de la Kagera, où une meute d'une quinzaine de ces animaux s'amusait avec un vieux phacochère mâle. Quand celui-ci détalait au trot, les lycaons le poursuivaient, mais chaque fois qu'il était sur le point d'être atteint, il faisait brusquement demi-tour et avançait de quelques pas vers la bande qui s'arrêtait et reculait. Cette manœuvre s'est répétée plusieurs fois, et nous avons vu finalement phacochère et chiens sauvages disparaître derrière une crête. Quelques topi et zèbres regardaient curieusement ce manège. Je suppose que, dans ce cas-ci, les lycaons étaient saturés de viande, car, dans la plaine, nous avons vu les vautours descendre sur quelques lambeaux de peau et des os d'un impala fraîchement tué.

L'ancien Conservateur du Parc National de la Kagera, M. VERHULST, a été témoin d'une chasse, menée par des lycaons, qu'on peut citer comme un cas typique. Il se trouvait à l'époque (1917) près de la Malagarasi, au Tanganyika Territory, où il eut l'occasion de voir une quinzaine de ces animaux poursuivre et abattre un mâle de grand kudu. Ils se relayaient en tête et tâchaient de rattraper l'antilope. La poursuite dura dix minutes environ jusqu'à ce que deux lycaons fussent parvenus à sauter aux naseaux de la victime, laquelle, s'étant arrêtée une seconde, fut immédiatement la proie de toute la meute qui lui lacéra le ventre et la gorge. Pris de pitié pour cette belle bête, M. VERHULST eut la satisfaction de tuer cinq de ses agresseurs.

Si l'on veut un exemple de la tactique suivie à la chasse par les lycaons, qu'on écoute le récit d'un docteur qui, dans le Nord-Est du Ruanda, vit un jour une antilope impala arriver tout droit sur lui, serrée de près par un de ces animaux. Bon tireur, le docteur eut vite fait d'abattre ce dernier, mais à peine avait-il fini avec lui qu'il dut faire face à un autre lycaon qui

venait sur lui à fond de train, sur les traces du précédent. Celui-ci également mordit la poussière, puis successivement cinq de ses congénères qui, s'échelonnant à intervalles réguliers, fonçaient tour à tour droit sur le docteur.

Il est assez rare que le lycaon attaque le bétail; il le fait pourtant à l'occasion. Pendant la guerre de 1914-1918, une partie de ma compagnie était momentanément campée en avant-poste dans le Nord du Ruanda (fin 1915). Sur la fin de l'après-midi, les indigènes nous amènent, pour la ration des soldats, deux taureaux. Il était trop tard pour les abattre ce jour-là, la nuit étant proche. Nous les avons donc attachés à proximité des sentinelles d'avant-poste. Pendant la nuit, les deux bêtes furent tuées par une grosse meute de lycaons. Les sentinelles avaient entendu des beuglements, mais n'avaient rien trouvé d'anormal à cela. Au matin, il ne restait plus grand chose des deux taureaux. Avec quelques hommes, nous suivîmes les traces des agresseurs, ce qui nous fut aisé, car ils avaient trainé de la viande avec eux. Nous les trouvâmes finalement dans un creux sur une longue crête. Ils vinrent vers nous en poussant des sortes d'abolements et je réussis à en abattre trois avant qu'ils ne détalent. Jusqu'à ce moment, j'avais cru avoir affaire à des hyènes, mais, en les voyant, je me rendis compte immédiatement qu'il s'agissait d'autres bêtes et, le jour même, j'appris que c'étaient des « Hunting dogs » ou lycaons.

Les indigènes ne craignent pas cet animal, et je n'ai jamais entendu dire que celui-ci s'attaquât à l'homme. Pris tout jeune, il s'apprivoise facilement, mais il est difficile de le garder dans une maison sans être incommodé par l'odeur désagréable qu'il dégage et qu'il n'est pas possible de lui enlever. Il est d'ailleurs assez curieux de constater que les animaux dont l'odorat est le plus développé — hyènes, lycaons et chacals — sentent tous très mauvais. Je me suis souvent demandé si ce n'est pas précisément en raison de leur odeur propre, pour nous désagréable, qu'ils interceptent mieux celle qui leur vient des autres. Nos chiens de chasse ne sentent en général pas bon non plus et j'ai entendu plus d'un vieux nemrod prétendre qu'il ne faut jamais les laver.

Un administrateur en fonction à Gatsibu avait essayé d'élever trois jeunes lycaons et avait réussi sans grande difficulté, mais ces petites bêtes étaient si malodorantes et si hargneuses qu'il dut s'en débarrasser.

Ce qui m'intrigue le plus à propos de ces animaux, c'est le fait que, avant 1935, on en rencontrait rarement dans le Parc National et que, tout à coup, ils devinrent et restèrent abondants pendant une demi-douzaine d'années, pour se raréfier de nouveau par la suite. Je ne puis trouver à ces brusques écarts une explication logique. Certes, il y a un grand nombre de lycaons qui meurent de maladie, à l'âge de six à huit mois, comme c'est aussi le cas pour nos jeunes chiens domestiques. Mais cette maladie ne tue qu'un certain nombre d'entre eux et, malgré ces pertes, ces animaux, aussi bien que les hyènes, devraient être beaucoup plus nombreux. S'ils ne se mul-

tiplient pas davantage, c'est peut-être parce que, quand la vie devient pour eux trop facile, elle amène une période de dégénération qui les rend plus sujets à une certaine maladie capable de les décimer.

En juillet 1939, le Commandant HUBERT a observé à plusieurs reprises une bande de lycaons composée d'un mâle, de quatre femelles et de six petits de trois à quatre mois environ, tous de même taille, celle d'un renard, et vraisemblablement de la même nichée. Un mois après, il ne restait plus que trois des six petits et, en novembre, plus qu'un seul. Cela semble indiquer que beaucoup de jeunes meurent avant de devenir adultes.